

## HISTOIRE DE LA QUINZAINE.

Nous avons été forcé, dans la dernière *Quinzaine*, de mettre de côté certains faits relatifs au pays et dignes assurément d'un grand intérêt. Nous reprenons ces faits.

D'abord, depuis le deux de juillet, les exercices publics de nos collèges, de nos couvents, de nos académies, de nos écoles normales, modèles et élémentaires, et en tête les examens de notre Université-Laval avaient attiré de toutes parts, comme toujours, l'attention publique. On ne se lasse point en effet de ces rendez-vous annuels. Bien que la suppression des drames dans les collèges et les couvents soit acceptée aujourd'hui presque généralement, ce qui n'est pas un mal, certes, à cause des conséquences que l'esprit mondain commençait à en déduire pratiquement, cependant cette suppression s'est faite si sagement que les exercices, on peut dire, n'en n'ont point souffert, et que les études n'en seront pas moins bonnes.

On abuse de tout sur cette terre. Sauvons donc de l'abus toutes les choses sérieuses et nécessaires, supprimant le reste, s'il le faut, quelque innocent et même quelque utile qu'il paraisse être.

Il appartient à d'autres journaux qu'à la *Gazette des Campagnes* de parler de ce qu'on appelle complaisamment le *brillant* dans les exercices annuels de nos maisons de haute éducation. A eux d'apprécier au juste ce brillant dans l'intérêt bien entendu des classes sociales. A eux de dire s'il y a défaut ou avantage dans le régime élevé auquel est parvenue généralement l'éducation des filles dans les villes et les grands villages. A eux d'expliquer l'avenir de ces élèves, par exemple, qui, nées de parents peu aisés, ou agricoles, ou artisans, ou prolétaires, ont cependant reçu, par protection ou autrement, la charge et l'éclat, plutôt que le bienfait d'une haute éducation. Plusieurs bons esprits osent penser en secret qu'il y a là grave mécompte. Le temps n'est pas venu apparemment pour que ce grave mécompte soit aperçu généralement, et reçoive son contre-poids à propos. Quant aux jeunes gens de nos collèges, il paraît que l'on craint beaucoup plus pour eux la responsabilité d'une haute éducation. En certains lieux, on a été même jusqu'à se réjouir de ce que le grand nombre d'élèves qui affluent dans les classes collégiales au début des études, se dissout bien vite et laisse à peine sur le champ de bataille, à la fin du cours, une douzaine de champions. Et ces déserteurs qui ont ainsi abandonné l'armée aux premiers engagements, avec armes et bagage, c'est-à-dire avec un peu de latinité et de français, à quoi seront-ils utiles dans la société? Voilà, certes, qui mérite considération et qui laisse peu à se réjouir. Avec ce bagage autrefois on pouvait encore faire l'école; aujourd'hui, c'est chose impossible. Que faut-il en conclure?—c'est que l'éducation étant devenue un cri, une mode ou un besoin général, il ne reste plus qu'à trouver le secret qu'elle fasse le moindre mal possible à la société. Non pas toutefois

qu'il faille croire que l'éducation en elle-même, bien comprise et bien administrée, soit un mal social; ce serait à coup sûr une erreur; mais, d'un autre côté, une éducation non appropriée aux diverses conditions sociales, non-seulement est une erreur, mais c'est un fléau. Parmi nous, nous éviterions facilement ce fléau si, d'abord, l'ordonnance générale des études n'admettait aux cours classiques que ceux qui peuvent le porter. Pour en venir là, c'est après un cours secondaire ou mitoyen d'études propres à tous les états secondaires de la vie, que le choix se fait le mieux des sujets capables d'un cours classique, tant sur le rapport de l'âge que du talent, de la vertu et des autres dispositions nécessaires aux hautes fonctions futures que ces sujets auront à exercer. Ce premier résultat obtenu, vous tirez ensuite de cette éducation, secondaire tous les sujets que réclament l'agriculture, le commerce, l'industrie, les simples métiers mêmes. Sans compter que pour perpétuer sûrement cette éducation, vous en tirez encore les meilleurs instructeurs de la jeunesse, tant pour cette partie de l'éducation, que pour l'éducation simplement élémentaire. Ainsi, point de lacunes dans le régime général de l'éducation, point de faux emploi, point d'essais aventureux, point de vain ou dangereux brillant, ni de hors-d'œuvres. Et comme tout cela est heureusement couronné pour nous par notre Université-Laval, il s'en suit qu'avec l'esprit moral et religieux qui anime toute notre éducation nationale, nous aurions le plan d'études le plus utile, le plus simple, le plus logique. En grande partie, tout cela existe; mais plus il existera, plus l'éducation ne sera qu'un bien et jamais un mal; plus par conséquent on pourra ouvrir discrètement la porte aux élèves, au lieu de la leur fermer et de se réjouir de leur absence ou de leurs succès. Qu'on mette chacun d'eux à sa place, qu'on lui distribue une nourriture de l'esprit conforme aux circonstances de son état, de sa fortune, de son âge, de ses talents et surtout de ses dispositions morales et religieuses, et tout est sauvé. Le mal qui restera encore, sans doute, ne sera la faute ni de l'éducation, ni des maîtres, ni des administrateurs, mais du fond seul de la nature humaine qui, malgré tous les soins et les prévisions a toujours en quelque part son faible ou sa malice.

C'est dans ce cours secondaire surtout que devrait fleurir l'enseignement agricole, puisqu'on se plaint avec raison que les écoles particulières en ce genre obtiennent si peu d'élèves. C'est donc un incroyable préjugé dans les parents ou autres, et aussi funeste qu'il est incroyable dans un pays comme le nôtre, qui ne devra jamais sa vraie richesse et tout son bien-être matériel qu'à l'agriculture, que de craindre affaiblir ou dénaturer l'éducation d'un jeune homme du monde, si, dans ses classes secondaires, il suivait un cours agricole annexé au cours général des études de ces classes. Un an ou deux de plus pour obtenir cette fin suffirait à rendre l'enseignement de ces classes complet et tout-à-fait efficace; en même temps qu'on rendrait au pays le plus signalé service. On permet et on aime bien dans ce cours secondaire ou mitoyen